

il y a ce qui court, ce qui s'étire, s'étire tout du long, cette longue et lente frénésie des heures déroulées, démultipliées à l'envi, qui donne cette épaisseur unique au temps, au temps passé avec l'autre, en sa compagnie, heures inédites, de la richesse d'un ciel naissant, heures premières, comme ce ciel est premier, de l'inédit partout dans l'air, et ça sent si fort dans l'air, tout s'emballe tête et corps mêlés, et il y a ce que disent vraiment ces quelques certitudes émises l'un auprès de l'autre, quand, d'abord s'effilochant, elles s'évaporent à leur tour comme les courts nuages approchant les crêtes, elles ne parlent pas d'une ligne d'horizon mais plutôt de ce que nos doigts, nos langues ont découvert, ont excité, ont révélé, qui nous a traversé, foudroyés comme un arbre isolé en plein champ, gamme électrique de tous les possibles, renouvelée par le mot « encore », reconnu même si tu, et il y a pris dans les alentours, ce qui se déploie depuis cette culmination, emplis d'un trop-plein dans la poitrine, inventant une respiration qui côtoie l'autre, comme les arbres se tiennent à proximité l'un de l'autre dans l'épaisseur sensible des forêts, partageant leurs ombres, se déployant vers le soleil

Virginie Poitrasson